

**Dominique Meens**

# **Plumes & poils**

*vers et proses*



Le règne de la plume  
et celui du poil !  
De la plume !  
Celui du poil !  
De la  
Plume ! Du poil !

Franck Royon Le Mée,  
Un Drame Musical Instantané,  
Michel Tournier.



I, 1. Vingt-cinq mille bernaches cravants fréquentent la réserve de la Moëze, entre côte charentaise et île d'Oléron. Ce sont de petites oies noires à croupion blanc et cravate blanche pour les mâles, d'où, disent certains, leur nom. D'autres disent que cela s'écrivait cravan (oui, comme le poète), qui désignait un coquillage. Bernache n'est pas loin de désigner la même chose, voilà qui pourrait provoquer aigreurs et crêpages de chignons chez les spécialistes. Je n'ai rien vu de ce genre sur les plages oléronaises. Les oies sont on ne peut mieux accueillies ; voilà une migration qui ne trouble personne. À première vue. Cependant tous les poteaux indicateurs de la réserve nationale, demandant précisément quelque réserve, quelque retenue, sont régulièrement abattus et détruits. Un garde, de ceux qui comptent les oiseaux comme les hôtes de l'air leurs voyageurs, consulté, n'a pas su nous donner le pourquoi de ces démonstrations de mécontentement.

I, 2. Avez-vous noté comme il n'y a plus guère d'alouettes ? Dans les années cinquante, que l'une se laissât tomber des dessus du Haguemberg, une autre s'élevait. Ainsi le chant délirant commencé dès avril ne cessait qu'avec la moisson. Un siècle auparavant, à l'automne, on chassait les migratrices au fanal à grandes battues de gourdin. Elles étaient si nombreuses bernées par la lumière qu'on en remplissait des sacs. Est-ce oublié comme en ville sont oubliées les étoiles ? Encore puis-je rêver

qu'une panne rappelle ces dernières, elles reviendraient clouter la nuit. L'alouette égossillée ne reviendra plus.

I, 3. Je ne vois certaines espèces d'oiseaux qu'à l'occasion de leurs passages, à l'avant-printemps pour la bergeronnette des ruisseaux par exemple. C'est toujours à l'occasion d'une promenade le long de la Seine décidée mi-février, par exemple, que j'aperçois une ou deux de ces bergeronnettes, *motacilla cinerea*. Ailleurs je ne vois jamais que des bergeronnettes grises, *motacilla alba*. Je retrouve l'éclair jaune citron des premières à la fin de l'été, fin septembre, leur queue balancée sous les ponts parisiens. J'en éprouve toujours quelque chose comme un soulagement, un vif soulagement.

I, 4. Dans l'œil un intrigant. Une aigrette vient vers lui et le survole en grâlant. Un grand cormoran dans sa première année ? Non, pas à cet endroit, au sol, sur la rive d'une claire. L'aigrette grêle et vole sur lui. L'intrigant s'est déplacé, a levé l'intrigue : la bascule du corps, immédiate, et le balancement précautionneux, c'est un Ibis sacré. Que fait chez nous cet Égyptien ? Il le fut mais ne l'est plus. L'Ibis sacré est un déplacé zootechnique. Paraît-il qu'il y aurait un lynx de ce genre sur l'île, qui se serait échappé d'un zoo proche. Ce lynx mythique est amusant, l'Ibis en troupe l'est moins, qui prend l'habitude de se nourrir des nichées de sternes, ou d'aigrettes. Comprenez pourquoi celle-ci à grâlé.

I, 5. Ah, la gnaque de l'avant-printemps ! Pas le temps de dire ouf, les grues ont passé, peut-être un peu déroutées sur l'ouest d'Oléron, mais enfin, elles ont passé ; les cigognes sont arrivées, toutes à leur poste

électrique élevé sur les marais de Hiers-Brouage et Saint-Jean-d'Angle. On peut se ficher de la nature comme d'une guigne, elle tourne ! Je rentre à Paris.

I, 6. « Quand je l'ai vidé, j'ai vu que ses côtes s'étaient brisées sous le choc, elles lui avaient traversé le cœur, dis donc ! Bon, tant pis pour sa gueule, hein ! »

Il regarde le boulanger, les autres clients, qui ne mouftent.

« Tant pis pour sa gueule ! »

Et il sort.

I, 7. Avancez vers une génisse, plusieurs le plus souvent, elles reculent. Insistez, elles s'éloignent franchement au petit trot, s'arrêtent et se tournent toutes vers vous. Direz-vous qu'elles ont fui ? Direz-vous qu'elles vous refusent ? Imaginez qu'elles ont ajouté un non au non que vous portez. Vous, l'animal qu'il leur faut fuir parce que sa présence les menace. Leur fuite est la négation d'une négation. Ô génisses philosophiques !

I, 8. Je me demande où cette cane a bien pu nicher. Voilà tous ses petits éclos, huit, bien tourmentés par le courant et les vagues dues aux bateaux-mouches et péniches. L'attroupement de touristes n'arrange pas les choses. En tout cas, voilà démontré ce que chacun peut vérifier dans une encyclopédie quelconque : les canards colverts ne sont pas les derniers à nicher. Nous sommes le 15 mars. Ces canetons ne sont pas de l'avant-veille. L'incubation est de trente jours. Le 15 février, cette cane couvait. Où ? Je le saurais que je le tairais.

Non loin de l'Institut de France, quai de Conti, six cygnes. Ils vont apparemment par paires : l'un s'éloignant pour gagner la rive droite, un autre le suit immédiatement. Un autre parade plus ou moins autour de sa partenaire. Sans doute sont-ils nourris par les promeneurs. Où iront-ils nicher ? Je le saurais que je le dirais.

I, 9. Le Pénélope est chez nos anciens, nos anciens Grecs, et précisément chez deux de leurs poètes, Ibycus et Alcée, un beau canard bariolé. Ce n'est point du tout le Canard siffleur, *Anas penelope*, dont vous voyez que le classificateur lui attribue le signifiant qui nous occupe assez, pour d'autres raisons qu'ornithologiques, ces jours-ci (cette phrase, parions-le, sera bientôt sujette à glose). J'étais hier (je ne vous dis pas quand) où il niche en nombre (je ne vous dis pas où). Il porte en français un nom qui vous a une note aristocratique : Tadorne de Belon, *Tadorna tadorna*. Belon est assez connu, c'est notre naturaliste manceau Pierre Belon (du Mans). Les dictionnaires ne disent rien du tas d'or ni d'ornements possibles. En tout cas, c'est un bien fort canard, très coloré, portant beau comme un tablier de forge. Il avait cet autre nom jadis : vulpanser. Soit oie-renard, non qu'il fût si bête ou si rusé, mais de ce qu'il niche dans les trous que faisaient Hermeline et Goupil. Où je les vois se chamailler à grands chevrottements, pour la femelle, et coups de sifflets, pour le mâle, ce serait plutôt trous de lapins. Voilà qui n'est guère commun et méritait d'être noté. Cependant, point de morale en vue, quand j'arrive bientôt aux limites que je m'étais données. À plus tard donc.



I, 10. Beaux mouvements d'eau vert bouteille. Quatre cygnes traversent le fleuve. Leur cou, qu'ils trempent au bord du quai, n'est pas d'un blanc pur. Trop jeunes encore pour nicher.

I, 11. [ni plumes ni poils] Une épiphanie, parue très haut, dont remercier les forestiers qui l'ont permise : c'est qu'ils ont laissé ce merisier s'élever à hauteur de hêtre et chêne, arbres dominants de nos forêts nervaliennes. Et c'est une explosion flambée de blancheur en ce début de printemps, dans un parfum lointain de verdure fraîche, à une hauteur inattendue ; on se croirait aux tropiques, où l'explosion florale renverse les nuques et les regards quand nos vergers s'exposent sur nos horizontales.

I, 12. Je vais vous donner un aperçu très ancien sur un oiseau tout neuf que j'ai vu de près hier. Ce pivert s'était posé sur un piquet de clôture, chez mon hôte. L'oiseau ne me voyait pas le voir, car j'étais derrière la fenêtre. Le pivert est le moins farouche de nos pics. On le voit souvent à terre du reste. Nous avons noté – je n'étais pas seul – l'une des teintes, vert absinthe, de son très beau plumage. Voici le trait ancien, qui m'est revenu le voyant, traduit d'un ouvrage d'Élien : « le tailleur de bois est ainsi nommé de ce qu'il fait. [...] Il] taille et perce les arbres où comme dans un nid placer sa couvée, sans autre besoin de brindilles, lesquelles à tresser, pas plus que de maçonner. Maintenant, si quelqu'un, d'une pierre coincée, obstrue l'entrée de l'oiseau dont on vient de parler, lui, devinée la machination, apporte une herbe hostile à la pierre qu'il place tout autour ; elle, comme accablée, ne la supportant pas, jaillit et rouvre au susdit la voie du refuge aimé. »

I, 13. Alors voilà, le grand corbeau quitte la croix de fer planté sur l'ergot de rocher qui surplombe le village ; il a quelque chose dans les pattes que je vois très bien du sol ; arrivé au-dessus de la ravine, il lâche la chose, qui tombe doucement de grand travers, emportée par le vent, soutenu ce matin. Le grand corbeau fait un grand tour sur la droite et replie les ailes ; il file à toute vitesse, vient sous la petite part de mousse qu'il a abandonnée plus tôt ; se retourne pour la saisir et rate son coup de peu. Il remonte ; tourne au-dessus de la ravine, et plonge pour reprendre une belle altitude à plusieurs reprises, tout en ne dépassant pas le niveau où je me trouve ; puis il s'éloigne en remontant au vent et disparaît derrière le rocher sur lequel s'est appuyé le village. Pendant tout ce temps, il a commenté son jeu d'un « crô » léger mais très audible puisque bien réverbéré, répété rythmiquement, comme si la forme rythmique donnait le sens de ses formules : « crô ; crô... crô, crô, crô... crô, crô ; crô ; crô... crô ; crô ; crô. »

I, 14. J'ai passé quelque temps sur mon île, l'île dont je dis qu'elle est lisible. L'événement ornithologique de mon séjour fut l'arrivée, en milieu de semaine, des rossignols. Arrivée abrupte, très audible, en conséquence très remarquable. Il fallait qu'elle le fût, je ne l'aurais pas remarquée sinon, car j'avais tout autre chose en tête, quelque chose dont j'étais fort occupé, quelque chose de bien moins printanier, troubadour et trouvère : comme j'étais chargé, en début de semaine, d'un aller-retour à la gare située à une soixantaine de kilomètres, j'avais vu, à l'aller, un renard affalé, puis un tas de plumes informe et, au retour, ce même tas de plumes augmenté d'un tas de tripes, puis le même renard d'un très beau roux foncé rappelant le cuir.

I, 15.

jaune ! jaune ! jaune !

d'or !

traversant

loriot

Passe du Trillou, 25 mai

bouvreuil

direct

du droit !

rouge ! rouge ! rouge !

Allée du rompu, 4 juin

citron

zest !

hochequeue

bergeronnette

Pont du Carrousel, 5 juin

I, 16. De retour de quelques vadrouilles estivales, dont je n'aurai rapporté qu'une longue plume de Faisan vénéré, *Syrnaticus reeversii* ; quelques brefs aperçus point neufs sur le mode Mouette rieuse, *Chroicocephalus ridibundus* – ainsi, leurs troupes guettent l'envol nuptial des fourmilières, qu'elles gobent, tournoyantes ; un supplément de savoir à propos de la Chalarose du frêne, *Chalara fraxinea*, qui touche désormais l'embouchure de la Seudre ; de retour donc, je m'avoue, plumes et poils,

bien troublé quant à ce qui est naturel ou ne l'est pas. J'éprouve quelque amertume à relire ici que plus grand-chose ne l'est.

II, 1. D'une vadrouille ajoutée, ceci, sans plus de poil ni la moindre plume, à examiner quoi qu'on en ait : dans les toilettes de certain aéroport européen, s'entend le chant d'une grive. On dit qu'il laisse place de temps à autre aux criquets. On dit aussi avoir entendu des chants d'oiseaux non identifiés dans les sous-sols de parkings. On devrait se taire et examiner le fait avec attention.

II, 2. Le geai passé ce matin sur le toit-terrasse voisin de mon balcon, accompagné d'un autre que j'ai vu trois bonnes minutes plus tard et plus loin, a passé dans l'autre sens, je veux dire qu'alors je le voyais venir du sud, de l'intérieur parisien, quand aujourd'hui du nord de la porte Montmartre. Voilà longtemps que ces manèges d'oiseau intriguent. On trouve par exemple au manuscrit 24 796 de Hugo ceci, daté de 1866 : « La fauvette revient le 1er avril, le rossignol des murailles le 10 avril, le rouge-queue (*sylvia tytis*) le 22 avril, le rossignol chanteur le 25 avril, le martinet le 5 mai (il part le 2 août), le coucou le 27 mai. L'hirondelle des rivages le 5 avril, l'hirondelle de fenêtre le 6, l'hirondelle de cheminée le 7. » Je trouve d'abord un *Sylvia Titis* au manuel de correspondances ornithologiques d'Antonio Schembri<sup>1</sup>, attribué à Johann Matthäus Bechstein<sup>2</sup> ; celui-ci donne pourtant bien dans son *Ornithologisches Taschenbuch von und für Deutschland*, un *Sylvia Fitis*, qui renvoie sans aucun doute à notre Pouillot Fitis, *Phylloscopus trochilus*. Tout cela ne

<sup>1</sup>Antonio Schembri, 1813 – 1872, ornithologue maltais.

<sup>2</sup>Johann Matthäus Bechstein, 1757 – 1822, zoologue allemand.

nous dit pas que notre poète aurait vu l'arrivée du Pouillot plutôt que du Rouge-queue, lui *Phænicurus*. J'y viens moi-même, car ce geai, ce geai du matin, était accompagné, je vous le donne en mille, par un Rouge-queue noir, *Phænicurus ochruros*.

II, 3. J'étais bien en peine en cette fin d'été : pas une plume, pas un poil qui puisse me donner l'élan d'un de ces paragraphes. Or, voilata que rentrant de mon escapade maritime charentaise, le périphérique parisien – qu'on me permette cette coquille – m'offre au coin de l'œil gauche deux moutons, dont un très foncé, d'une race plus rustique que l'autre, quelconque. Je me souviens presque immédiatement de la poule faisane partie de mes pieds en plein bourg. Ces deux images correspondent à deux faits que je désapprouve. La présence des uns et des autres s'explique en long et en large partout. Moi, je ne m'explique pas. L'auteur n'écrit pas de notice.

II, 4. Marée basse, la nuit luit sur elle-même. Fenêtre ouverte, j'entends les courlis s'interroger les uns les autres : « cour-li ? cour-li ? » Ils se répondent pour se rassurer : « cour-li ! cour-li ! » Puis tout se tait un quart d'heure. J'ouvre Paludes, j'y retrouve Tityre. J'avais ce nom tout à l'heure à la bouche. Sylvia tytis ! Un écho de Virgile chez Hugo ? Ce Tityre y est-il au moins, chez Virgile ? Nuit d'insomnie, sans lune pourtant.

II, 5. Un cygne descend, rive droite, vers le pont de la Concorde. Trois autres, sur la même rive, traînent en remontant du pont Léopold Sedar-Senghor. Au pont Royal, un cormoran s'envole vers l'aval au-devant d'une péniche. Un autre plonge en amont du pont du Carrousel. Trois

cygnes vers le pont des Arts, rive droite, et, m'a-t-il semblé, une barque de couleur verte à la pointe de l'île de la Cité. Il n'y a que cette barque dont je ne sois certain. [De fait, j'y suis repassé, par là, et toujours cette barque... – Tiens donc ! une bouée, bien sûr !]

II, 6. Un oiseau passe au-dessus de la ruelle, je le suis des yeux depuis ma fenêtre me demandant skeucé. Une semaine plus tard, deux oiseaux de la même espèce passent au-dessus de moi, qui vais au marché, en suivant la même direction que le premier – je ne peux guère dire qu'ils vont sur le même trajet s'agissant d'un vol, mais enfin, c'est bien de cela qu'il s'agit. Toujours me demandant, je rentre du marché, les voilà encore qui ont rebroussé chemin ! C'est en parlant avec un voisin que je me suis entendu dire que j'avais vu deux oies. Des oies, mais oui ! Cendrées ? Moissons ? Bec court ? Passez-moi ces détails, le dessous très clair en tout cas, et les ailes bien effilées. Entre la première apparition et l'instant où le mot vient aux lèvres, ce long moment où, très exactement, on n'en croit pas ses yeux.

II, 7. J'ai photographié hier un jeune sanglier mort sur la plage. Noyade ou chasse, les deux peut-être : traces de chevreuil bondissant, nombreuses traces mêlées de chiens et de sangliers, fiction d'une battue matinale. En fin d'après-midi, j'ai dérangé une buse à terre sur un ramier décapité et plumé du bout des ailes au croupion. J'ai soupçonné qu'un autre rapace – une ombre d'oiseau s'était envolée plus haut –, un épervier, l'avait abattu et que la buse, opportuniste, le lui avait confisqué. Il se peut néanmoins qu'une buse puisse tomber sur un ramier par surprise, se surprenant elle-même.

II, 8. J'ai pu suivre au cours de ma promenade une petite troupe de roitelets. Une dizaine, exclusivement des mâles. Il pleuvait. Il a d'ailleurs plu toute la sainte journée. En conséquence la forêt était sombre, comme noircie. L'irruption de ces bijoux avait quelque chose d'une féerie gracieuse. Le sanglier mort était plus haut sur la plage. Des oiseaux, des goélands je pense, lui avaient becqueté le groin ; pour le reste, intact.

II, 9. Aimable Nature. Si aimable d'éponger les humeurs les plus chagrines. Par exemple, j'ai pu suivre au cours d'une promenade une petite troupe de roitelets. Une dizaine, exclusivement des mâles, comme font les pinsons en migration. Il pleuvait. Il a d'ailleurs plu toute la sainte journée. En conséquence la forêt était sombre, comme noircie. L'irruption dans la suie de ces bijoux avait quelque chose de gracieux. Le sanglier mort était plus haut sur la plage, repoussé par la marée. Des oiseaux, goélands ou corneilles, lui avaient becqueté le groin. C'est une jeune femelle. Les hommes s'arrêtent autour d'elle et la photographient. Leurs chiens la reniflent et s'écartent plus ou moins brusquement. Certains donnent l'impression de craindre l'animal mort, reconnaissant peut-être l'odeur du sanglier, bête dangereuse aux chiens s'il en est, plus, toujours, que le faisan et la perdrix d'élevage.

II, 10. Deux cigognes remontent au fort vent du nord. Elles volent assez bas, viennent de franchir l'autoroute. Nous sommes très proches de Paris, un vingt-six février. Où vont-elles, pour partir si tôt ? Quel temps fait-il où elles étaient pour leur hivernage, qu'elles soient parties si tôt ? Lisant quelques jours plus tard le parcours d'un courlis équipé – les hommes seront augmentés, les oiseaux sont équipés – j'ai vu qu'il avait survolé la banlieue nord de la capitale. Et puis je me souviens. Les vols de grues qui franchissaient les Pyrénées : nous étions en février. Comme les oiseaux, je suis surpris par la soudaine baisse de la température, mais les conclusions



que j'en tire sont fausses. Les deux cigognes n'arrivaient pas trop tôt, si le fort coup de froid venteux qui les ramenait au sol était un peu tardif.

II, 10bis [Hors propos] J'aussi j'pense que c'est un dos. Le lézard ne dort pas vraiment. Le lézard est vert. Un vert acide au soleil très jaune. Il est gros. Il est un peu levé sur ses pattes avant. Est-ce que c'est pour chauffer le bleu qu'il est sous la gorge ? Non. Il dit que non. Il dit qu'il s'est mis là pour se chauffer sur le dos qu'il y a. Il croit c'est un dos. Que mais c'est une grosse pierre, un gros rocher lisse qui affleure, sur lequel s'appuie le tas de bois qui lui sert de planque. Il s'est levé pour effrayer, s'faire plus gros qu'il paraît paraît-il. Si j'aussi j'étais le dos qu'il pense, j'aurais drôlement peur, c'est sûr, mais c'est le dos d'un autre.

II, 11. Ficelle, drapeau flapi, arêtes de saumon, un héron famélique se pose chez des voisins : faute de grives on mange des merles, faute de mulets des poissons rouges.

II, 12. Deux mots d'écailles pourtant : qui le veut pour preuve d'inappropriable pourra faire dire beaucoup à, quelconque, une phrase, telle le serpent dort ; mais beaucoup n'est pas tout, tenez : cocotte-minute n'y viendra pas. Conclusion, inutile de s'appesantir sur la polysémie de tel poème, laissons-le dire. On verra dès lors que la cocotte-minute n'y a rien à faire. Arrivé non loin du bourg, devant moi, un loriot traverse la route et se pose non loin. Chemise jaune d'or et jaquette noire, comment s'y tromper ? Je ralentis et siffle un de ses airs. Il revient immédiatement sur son vol et regagne l'arbre d'où il est venu. Je ralentis encore, et j'entends sa réponse. Chez l'oiseau, dans l'effarement du printemps,

l'image acoustique, même très brouillonne, suffit, comme nous pouvons croire deviner la lettre manuscrite, si le désir nous y prend.

II. 13. Deux cygnes ont passé, venu du soleil levant ; un peu plus tard, un cormoran. Un cormoran, passe encore, mais deux cygnes ? Que va-t-il se passer maintenant ? Tout va rentrer dans l'ordre, certainement. Ramiers, corneilles, martinets, très-en-l'air les longs courriers, flics au sol, ambulances, pompiers. C'est reparti comme en quatorze. On disait ça, oui.

II, 14. Des martinets nichent sous ma toiture. Sur le ton d'il a une araignée au plafond, *he has bats in his belfry*.

Il, 15. Le soleil s'était couché d'une façon guère élégante, salie par de nombreux cirrus étalés comme serpillières gris sale ou maronnasse. Le vieil homme qui avait perché un appareil photographique sur la dune en était pour ses frais. « Vous reviendrez, lui ai-je dit, vous reviendrez. » Au passage du marais, j'ai cru entendre deux râles des genêts, mais ce pouvait être quelque espèce de batracien, car ils ne doublient pas leur « crex ! » Plus avant, m'approchant d'une coupe, je songeai aux engoulevements qui faisaient ma joie orée de Bercé. Bien sûr, dans la minute, sans que puisse se déployer plus avant ma pose nostalgique, l'un d'eux fut sur moi. Je n'ai guère eu le temps de m'adoucir et de larmoyer. J'ai eu tout le temps de l'observer, en vol, posé, jouant de son petit tambour du diable, trrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrr, puis, me survolant, de son avertisseur, quieuwouiitt'. Il me fit signe, du moignon de branche d'un pin sur lequel il s'était posé comme ils font, parallèlement, que cela suffisait.

Je suis sorti de l'abri où ma tenue ne pouvait guère me planquer, et suis rentré sans émotion. Le vol de l'engoulevent peut évoquer celui du morpho bleu, ce très-grand papillon. Fortes brassées d'aile et glissades, silencieuses.

II, 16. Je reprends et j'ajoute au précédent. Le soleil est couché. À mon retour de la plage, le vieux est désolé. Les photos ne sont pas bonnes. « Oui, le soleil a fait mieux, mais vous reviendrez. » Il ne sait pas, me dit-il, les bras s'écartant du torse, paumes vers le haut. « Vous reviendrez, vous reviendrez. » Qui vient sur l'île y revient m'a dit un jour un ami restaurateur. Cependant, est-ce le propre de l'île, ou propos de commerçant ?

Décidément non, je ne peux écrire ni comme un Anglais, moins encore comme un Américain.

II, 17. Tityre sourit : les douves du Château sont vivantes. Non pas seulement qu'elles s'emplissent et se vident au rythme des marées, avec de curieuses absences dont personne encore n'a pu me rendre compte – sans doute un éclusier contrarie-t-il, pour une raison que quelques-uns connaissent, l'alternance. La vie s'y maintient donc, bon an mal an. Les très-petits mulets y prennent du poids, les voilà qui frisent la surface, gros comme mon pouce – je ne l'ai pas bien épais, ne suis ni mareyeur ni -culteur en rien. Sur les berges vaseuses, où débouchent par endroits des tuyaux suspects, on n'y voit pas immédiatement de vagues noirceurs, entrées de trous à crabes. Ceux-là sont aussi sensibles aux vibrations de nos pas que la friture, mais je les ai plus d'une fois surpris tentant de rejoindre l'eau avant que mon regard ne les fixe. Raté ! Je ne leur veux pas de mal ; mon arrêt se prolonge, trop, hop ! les voilà noyés dans l'eau

laiteuse. Ce matin m'a offert un supplément d'histoire naturelle : une tache dans la verdure au pied d'un frêne ; un pas, une boule de plumes brun roux ; un autre pas, très ralenti, cela respire. L'oisillon sort la tête de dessous son aile et me fixe. C'est un très-jeune merle. Je m'éloigne : qu'un chat rôde, de me voir stationner, il viendrait y voir à son tour. J'y reviendrai. Je reviens aux douves chaque jour quand je suis au Château.

II, 18. Deux noms d'oiseaux m'échappent chaque année. Celui de la Bouscarle de Cetti, celui de la Cisticole des joncs. J'ai le premier sur le bout de la langue ; il finit par me revenir subitement. Le second tarde à venir. L'ignorance a repris sa place initiale. Je ne sais plus du tout ce qu'est cet oiseau qui fait tinter son triangle au-dessus des marais. Souvent, je laisse tomber, comme il fait, quand il en a terminé de son tintement et plonge dans les hautes herbes où jouer au campagnol. Quelquefois, ne pas savoir m'insupporte et je recommence la recherche si souvent conduite. J'arrive enfin à son terme : « ...un bref son aigu, cliquetant, répété de façon monotone pendant de longs moments à intervalles réguliers d'une seconde », me voilà satisfait.

II, 19. Depuis quelques jours, certaines personnes lèvent la tête au coucher du soleil ; elles observent de beaux passages de courlis venus du sud de l'île en partance pour leur dortoir. Un ragondin mort dérive dans la douve sud ; on pourrait croire qu'il nage, les narines à fleur d'eau. J'ai aperçu une alouette des champs, que j'ai d'abord prise pour un pipit farlouse. J'étais sur la dune de la passe des deux sœurs. La huppe tronquée, je ne peux m'y tromper. Ce devait être une jeunesse pondue fin février, loin d'ici, car je n'ai pas entendu d'alouette de tout le printemps dans l'île. L'auteur planque ici une note supplémentaire extraite de son

cahier torché pour un clavier approprié : la langue française peut être particulièrement démonstrative. Deux consonnes y font le signifiant père, p et r. Toutes les voyelles y trouvent leur mot à dire : part, peur, pire porc, pur ; de quoi écrire de nombreuses phrases adéquates. Passer du cahier torché au clavier approprié, c'est supprimer la part du père pur porc et ne plus exprimer que la crainte du pire.

II, 20. Je sais désormais que certaines des corneilles du cimetière de Montmartre quittent leur dortoir une demi-heure avant le lever du soleil pour le nord-est parisien. Elles rentrent au coucher du soleil. Chaque matin à l'heure des corneilles, plus haut qu'elles, un couple de goélands argentés suivis de deux jeunes survolent mon poste d'observation en direction du Nord. Je les ai rarement vu rentrer en fin de journée. Il m'est arrivé d'entendre des goélands la nuit venue, plus nombreux, venus du Nord et se dirigeant soit vers le Sud, soit vers le Sud-ouest. De nombreuses corneilles demeurent au cimetière et aux environs, une seule en cette fin d'été erre dans le quartier proche de l'église Sainte-Geneviève des Grandes-Carrières.



III, 1. Éléance des goélands traversant Paris sans un coup d'aile,  
glissant sur la couche inversée d'air chaudement pollué.

III, 2. Deux font la paire de cormorans qui jaillit des fonds brumeux.  
Bientôt, l'un s'écarte vers la Seine, l'autre obstinément tire son trait vers  
l'Ourcq. Le premier cède et retrouve l'autre au-dessus de l'immeuble de  
l'observateur.

III, 3. Un bel été, mais Pavese écrivait *La bella estate*. Des goélands  
argentés (*larus argenteus argentatus*) nichent non loin de l'église et de la  
maison des vieux pisse-sous-eux. Je ne sais où exactement, aujourd'hui je  
dors. C'est une question à régler. Chaque soir et chaque matin, à pas  
d'heure, la règle est de luminosité, ils y vont de grands débats houleux,  
puis se taisent et s'éloignent par couples ou chacun pour soi. Buffon a très  
bien écrit sur les oiseaux marins.

III, 4.

Tourne-pierre est lessivé rincé  
une vague l'a pris l'emportait  
le voilà sur la plage à sécher  
haut sur la plage devant la dune

à l'abri du vent derrière un tronc  
tête à gauche tête à droite il guette  
il sèche il est bientôt sec il vit.

III, 5.

Un courlis puis un autre courlis  
kourli kourla koussa  
koussi skoussi skoussa  
tra la la tra la li  
si la lère sa la lire  
les courlis

III, 6. Les bernaches cravants vont petit à petit le long du rivage. Les attardées s'inquiètent, les plus avancées les rassurent. Rares les paniques et les envols en masse ; ceux-là au rythme des marées qui découvrent la Moëze. Bel augure que ces petites oies bavardes à se gaver utilement, les unes assurant la tranquillité des autres sans que l'observateur ne puisse désigner jamais celles qui guettent le pêcheur à pied ou le rapace maraudeur. Ces bonnes nageuses ne se cherchent quelque perchoir, mais s'éloignent sans crainte et dans l'ordre du rivage. J'utilise leurs plumes pour mes cérémonies.

III, 7. Orée de Bercé. Un grand chaume de pente légère jusqu'à la vieille maison où je loge. Là-dessus de grands chiens courent un lièvre qui doit être loin. Des égarés tournicotent, des aboiements lointains les font entrer en forêt. Un homme en guêtres, fouet en main, passe, que je salue. Lui longe l'orée, gueulant le nom d'un chien de temps à autre. Je ne



l'entends plus. Un chien sort des bois, il tournicote, la truffe au sol, arrive sur moi, lève à peine la tête, reprend sa quête, part sous la futaie. Je l'entends aboyer un peu, puis il revient sur le chaume, tournicote. Il s'arrête près de moi, mais tourné vers la petite route par laquelle l'homme et sa troupe ont dû arriver. Il est planté là, la langue pendante. Je le regarde, lui parle. Il tourne à peine la tête vers moi, fixe le fond du champ, reprenant sa langue de temps à autre.

III, 8. Les garde-bœufs laissent parfois leurs troupeaux pour rejoindre aux paludes les garzettes. Nulle équivoque, nul ne s'y trompe : le héron porte bec jaune et noir l'aigrette.

III, 9. « – Dès lors est heureux qui recherche et pratique la pudeur, qui fuit donc l'indécence à toutes jambes et veille avec attention à ne pas avoir à être corrigé. Quand soi-même devrait l'être, ou un autre de la maisonnée, quelque individu ou Cité, que la loi s'impose et corrige, s'il doit être heureux. – Je suis innocent. C'est l'ignorant qui doit être châtié. Les ânes bâtés agressifs et autres brigands, il y a fort longtemps que je les ai détournés d'ici. Il en vient encore, comme ces femmes que je vois visiter des hommes riches, d'avoir compulsé trop de catalogues. Leurs voix s'élèvent aussitôt, et m'opposent dieu sait quelles absurdités. La honte que j'en éprouve m'emporte contre mon gré loin du rivage, tel le courant vicieux d'une baigne. – Tel que tu me parais, cela tu ne l'as pas écrit, et si là-dessus tu en sais un bout, tu laisses de côté combien l'égalité géométrique chez les dieux et chez les hommes les domine puissamment. »

Platon, Gorgias, deux morceaux repérés chez Reinhardt, autour d'un augure chinois. Ni plume, ni poil, c'est à voir. C'est ainsi que l'innocent dispose en tout cas ses lignes.

III, 10.

Un piquet gris un piquet blanc un grand piquet  
blanc un petit piquet blanc en l'air cinq piquets  
blancs à drapeaux qui remuent noirs au vent frisque  
Des piquets pas du tout ça ne tient pas debout  
des hérons au marais debout raides c'est tout  
Avance-toi d'un pas le drapeau s'ouvre grand  
petit blanc ou grand gris et là-haut des cigognes  
que le vent a lassées tu les vois se poser  
replier lentement draps ou longues écharpes  
autour de vieux piquets à leur guise endormies

III, 11. Après l'arrivée du premier martinet, vite absent, le dix-sept avril, deux couples semblent avoir pris ce huit mai leurs quartiers aux Grandes Carrières. L'un est assurément un habitué puisqu'il visite l'accès aux toitures de la rue du Marché, bouché il y a deux ans par des couvreurs zingueurs. Quatre martinets dans cette part du ciel qui va des dessus du cimetière de Montmartre à l'hôpital Bichat et des Grandes Carrières aux Batignolles, c'est peu. Très peu.

III, 12. Ouacances et tourisme obligent, concert aux remparts, jazz manouche ce dimanche. À l'occasion d'une pause, j'entends un « tchek » insistant venu d'un peuplier voisin. C'est un jeune petit-duc. L'un de ses

parents sort d'un peuplier en bord de plage, passe la douve, fait une halte non loin où vérifier que je ne prête pas trop d'attention, rejoint le rejeton et le nourrit d'un gros papillon de nuit. N'est-ce pas admirable ? J'admire et laisse là le jazz manouche et mes observations ornithologiques.

III, 13. Soudain passage d'une pagaille d'hirondelles de rivage. Le vol hante le rempart quelque temps, mêlé d'hirondelles du bourg, cheminées et fenêtres, puis tournoie en prenant de l'altitude. Elles disparaissent. Venaient-elles de Pléneuf-Val-André où je les ai vues nicheuses ? Qui sait.

#### III, 14

Tristes abois, pâles chasseurs,  
le jour lève une nuit grise  
bois noirs d'eau, chaumes noyés,  
la buse abusée dort, transie.

#### III, 15

Les bernaches cravants portent jaquette noire  
et cravate ficelle s'ils sont jars.  
Toutes ces oies ont au croupion une houppette  
blanc d'argent, titane ou zinc, sans fard.

Voilà pourquoi leur présence est plus annoncée  
fin octobre à l'issue de leur mue. En voit-on  
de ces éclairs laiteux de cent culs balancés  
entre ciel et mer ! Quels effets ! Nous n'hésitons

plus du tout comme au quinze août – alors très éteintes.  
La plume aux fesses usée d’avoir couvé tant d’œufs,  
salie de boue grasse, repeinte et vernie à neuf,

brille au soleil d’hiver qui vient. Quelles étreintes !  
Une vague lueur, le miroir du clapot,  
tout rai de lumière s’y jette, s’y fait appeau.

III, 16. Hirondelle seulette, au rempart en son long de passage, de  
cheminée.

III, 17.

Un novembre de pluies noyantes  
détrempe d’ombre les marais.  
Ouvert, l’œil lame violente  
la lumière et l’eau. L’arrêt  
va surprendre, qu’il collectionne,  
un ibis, une cigogne.

#### **PLUMES ET POILS SANS PLUMES NI POILS MAIS FLEURS**

III, 18. *J’ai appris hier, il faut croire que je retarde, où peut-être, n’est-ce qu’un faux bruit* Artaud qu’au Chili, pays qui s’est soulevé il y a peu et s’est déterminé non seulement à changer sa constitution, mais pour ce faire à permettre aux « indigènes » et autres laissés pour compte d’y tenir un rôle, j’ai donc appris que telle administration aurait décidé d’arroser

chaque année un désert qui ne reçoit d'eau pour l'ordinaire que tout les sept ans. Il faut entendre que tout les sept ans ce désert fleurit. L'administration du pays fantasma donc un désert fleuri chaque année, au printemps d'un tourisme galopant j'imagine. Fantasma urinaire, fantasma d'énurétique ambitieux, fantasma tout court autour duquel s'articule le discours du capital. Ainsi, à la *Convención Constitucional* présidée par Elisa Loncon Antileo, universitaire Mapuche, répond l'État de fait démoniaque chilien. Il s'en passe de meilleures chez nous et partout, dont je n'ai rien appris.

III, 19.

Le duc est à la lanterne  
tout à la nuit de son chant  
« Houou ! » fait-il et se répète  
ce n'est pas rien      si moyen

le promeneur fait la moue  
l'ornithologue le nomme

tous deux moyens plus encore  
et point ducs

III, 20. Mettons que la terre soit un enfer. Il s'y trouve pavé de bonnes intentions. Le bonheur est à portée, pour preuve ces pêcheurs installés le long du canal. Un parasol les protège du vent de nord-ouest assez fréquent. La voiture est ouverte, la radio *rire et chansons* à portée d'oreille couvre le bruit de la circulation de la départementale parallèle au canal. Celle-là les assure qu'ils sont tout de même civilisés. Dimanche, on

votera tranquillement pour les nationalistes « qu'on n'a jamais essayés ». Si le pays retrouve l'essai précédent oublié, celui de Pétain et toute sa bande, on pourra toujours pêcher la carpe en écoutant rires et chansons à quelques pas de la départementale. L'intention paradisiaque régionale est également disponible pour l'ornithologue à jumelles. On peut visiter la réserve comme on le fait en Afrique, c'est très convaincant. On roule au pas dans son vrai faux véhicule tout-terrain. On s'arrête au pied des nids de cigognes qui craquent ; un peu loin peut-être mais, grâce à Nature-Magasinprix, le visiteur dispose de jumelles automatiques, des vanneaux, des tadornes de Belon, des busards, des cygnes, tout à leurs parades printanières. Dimanche, on songera un moment à voter pour le candidat vert, avant de voter plus tranquillement. Si le pays se retrouve gouverné comme devant, on pourra toujours photographier un héron à deux cents mètres. Le promeneur atrabilaire a été vu par là. Qu'il ne vienne pas se plaindre, il aura vu, dit-on, sept spatules s'abattre dans une roselière. Ne sait-on pas, de plus, qu'il est l'un des membres d'une association de fait, au titre de *La Retraite Heureuse* ? Ironie ? Quand les associés n'exposent là que le vrai faux de leur situation ? Ces retraités ne sont que l'imitation contemporaine synthétique des très-petits rentiers fin-de-siècle tout en plâtre disparus entre les deux guerres mondiales. Ils ne sont plus employés, cultivent leur jardin voltairien, s'illusionnent d'une culture perdue. Ils ne se regardent pas sans rire, comme les augures au temps de Pline l'ancien. Ce rire est-il sarcastique ? Grotesque ? Il n'y a plus à choisir. Au moins, se disent-ils pour sauver leur pauvre mise, ne sont-ils pas sérieux. Devinent-ils que leur position est fragile ? Le cynisme droitier leur est promis pour demain, ou le goût conférencier d'extrême gauche, et surtout, pour après-demain, le silence sceptique du septième âge auquel est dû le septième ciel de l'hospice.

III, 21. L'immaculé, la candeur du cygne, ne paraît qu'à certaines conditions de luminosité. Au jour, disons, qu'épuise l'aube, que renouvelle le crépuscule. La nuit, tous les chats sont gris, comme entre chien et loup.

III, 22. La situation ornithologique à l'Hôtel du Mail où j'ai placé ma bibliothèque et tout ce qui s'ensuit n'est guère compliquée. Vivent là des moineaux en tribu. Une plante grimpante buissonnante qui comble un mur mitoyen de verdure leur est un refuge pour la nuit où se chamailler en fin de journée. Au printemps, ces oiseaux nichent sous les tuiles romaines. On se bagarre avec les étourneaux les emplacements les plus accessibles. Il arrive que des tourterelles nichent dans une gouttière, qu'elles bouchent, de sorte que leurs petits trempent. À l'arrivée des martinets, quelques couples de ceux-là expulsent les moineaux placés en façade, côté rue. L'été passe, les martinets quittent les lieux ; les étourneaux ensuite, ceux du moins qui ont dû s'y remettre, les oisillons de la première couvée au sol dans la cour d'avoir trop gigoté au bord du précipice. L'automne puis l'hiver noient tout. Une vieille place à droite à gauche de son côté de la cour de ces boules de nourriture qu'on trouve au Magasinprix. C'est une infection, car les moineaux ne quittent plus leur jasmin et crottent partout. Un voisin s'est fâché. Il a disposé de son côté de ces moulins qu'on offre aux enfants. Au matin, vers cinq heures, je crois entendre le passage d'oiseaux lointains sous la lune, quand ce n'est que le bruit répétitif qu'ils font sous la brise d'ouest.

III, 23. Il fait lourd. De sombres et gros nuages traînent leurs menaces sans effet, la Moëze dessous, plate, de plomb. Hirondelles de cheminées et de fenêtres se partagent le gâteau, plancton aérien maintenu à fleur

d'eau. Une pause entre deux chasses posées sur des fils électriques choisis, les mêmes chaque fin d'été. On attend là l'heure du départ. À leur pied, un randonneur, au côté de son kayak de mer, cuisine.

III. 24. Décontenancé de n'avoir saisi l'envol définitif de nos hirondelles, toutes. Le ciel est vide, force m'est d'y voir clair. *Shame on me!* Aujourd'hui rougit.

III, 25. Image au lever d'un jour d'octobre. Mer d'huile, cygnes ici, cravants là : l'échiquier de la Moëze. *Résumé :*

Ici et là, Moëze échiquier

Ou mieux, jeu de go, Cygnes et cravants.

III, 26. Du méli-mélo matinal on se tire assez facilement. D'abord les cygnes ne sont chanteurs, on ne peut qu'en voir la blancheur muette. La dominante est celle de l'appel des mouettes qui redistribuent les rôles au lever du soleil avec énergie. Là-dessus, barytons légers, quelques goélands miaulent sur un air de mécontentement. Une brasse d'air levé avec la colonne de feu, ce reflet de l'astre solaire sur le miroir marin, apporte le bavardage discret de cravants. Et par là-dessus encore, comme pour conclure chaque page, une cane lointaine mais très distincte, mais très autoritaire, mais très nette quoiqu'invisible, ricane. Voilà le ton donné, pour le moins sceptique.

Cet oiseau a fait d'une pierre deux coups. Il s'est annoncé auprès des siens et s'est moqué du promeneur qui fuyait, à chacun des bouts de leurs laisses, chiens et maîtres tout à leur sortie urinaire et défécatoire. Misère, quelle infection !



III, 27. Entre deux âges, vêtue de bleus, gris ou bruns foncés, elle se tient droite et déambule dans le quartier depuis son arrivée au printemps dernier. Afin de soutenir ses déambulations, elle s'est procuré un chien saucisson. Depuis, elle promène ce chien saucisson qui n'en fait qu'à sa tête. Ainsi stationne-t-elle de longs moments au cours de ses déambulations dans l'attente de la décision du chien saucisson qui mordille sa laisse accroupi, ou s'aplatit si la direction prise ne lui convient pas. Je ne la vois jamais que dans les quelques ruelles du quartier ou sur l'ancien glacis désormais parking. Je déteste la croiser et l'évite de mon mieux. Elle me semblait quémander un salut, la présence du chien saucisson exagéra plus encore ce semblant, et beaucoup y ont cédé, qui promènent eux aussi des chiens de toutes sortes. J'en suis venu à la fuir. Je l'ai nommée la veuve. « J'ai fait le grand tour, dis-je par exemple au retour du marché, car j'ai aperçu la veuve saucisson. » Elle m'est apparue depuis ma maladie mortelle, laquelle m'a sauté dessus précisément au printemps dernier, soit à son arrivée, et c'est à l'occasion d'un de mes retours d'hôpital que j'ai vu qu'elle accompagnait alors un chiot saucisson, elle m'est donc une image de la mort qui rôde, très ridicule à traîner ce désormais chien saucisson plutôt qu'une faux luisante. C'est d'ailleurs ce ridicule qui me la rend plus effrayante encore. Je compte sur ce paragraphe entre plumes rares (rien ici de volatile) et poils ras (du chien saucisson) pour me débarrasser de cette hantise.

III, 28. Aujourd'hui premier novembre à sept heures, soit à six heures solaires, sous le dernier croissant d'une lune à venir nouvelle, je sursigné, auteur, certifie avoir entendu puis écouté siffler un merle. L'île était à cette heure particulièrement silencieuse. Le vent ne s'était pas encore

levé, la rare circulation d'un lundi férié était inaudible, l'eau de la nuit en avait terminé avec les gouttières. Que dirait l'ornithologue ? « Reprise d'automne », qui permet d'enseigner les merluchons de l'année. Que dirait le poète ? Laissons cela. Que dit le promeneur ? « Silence là-dessus », et qu'il s'est répandu suffisamment sur la question. Qu'écrit l'auteur ? Une note de *lecture*. Il ne l'écoute pourtant si longtemps, car il prend froid et, terminée la cigarette, rentre chez lui. Il fait bien, le merle se tait, le vent se lève, il pleut à seaux.

IV, 1. L'échauffement du merle annonce ? La *nioque d'avant-printemps*  
Ponge ! Pardon, nous sommes le vingt novembre, le printemps n'est pas à nos portes, mais certain Général Hiver massant ses troupes, neiges et verglas. Un chant de merle loin du solstice rappelle ceci, que maintes forêts sont dites, à l'anglaise, pluviales. Point de saison, de la chaleur et de l'humidité, une lumière, égales en continu. Les fruits de cet arbre y arrivent en mai, de cet autre en septembre, d'un troisième en février. *L'abondance* Marshall Sahllins nourrit perroquets, perruches et loris si régulièrement qu'elle leur permet de nicher quand ça leur prend, sans avoir à courir les vers comme font chez nous les merles au printemps, en hâte, et bousculés par les concurrents. Voyez-vous où me conduit l'échauffement du merle ? Nous n'en manquerons pas quand la touffeur sera venue. Eh bien ? Dansez maintenant !

IV, 2.

Peupliers et platanes vidés  
ce cul-blanc coulisse et balance  
sous les remparts abrité  
une *Idee* hoche-queue.  
Chevalier sylvain ?  
Je ne crois pas  
je ne sais  
quel il  
est.

IV, 3.

Le Vieil Océan n'est ni de plumes ni de poils  
Le Vieil Océan insiste  
Le Vieil Océan ne s'en laisse pas conter  
Le Vieil Océan s'emplit à mesure que nous asséchons la terre

Convoqué sous les vents  
Le Vieil Océan protège la terre  
Le Vieil Océan aborde les côtes sans tendresse  
La Terre amusée par tant de passion  
S'offre

Comme on voit la jeune femme  
Tendre un sein  
Légèrement gercé

IV, 4. Cochons cette journée maussade. Cochons-la d'avoir remporté deux succès d'importance. Le premier d'avoir situé la réapparition de notre narcissisme primaire aux années soixante-trois à soixante-cinq du vingtième siècle, entre douze et quatorze ans. Le deuxième d'avoir décidé de la Barge rousse, *Limosa lapponica*, plutôt que du Pluvier doré, *Pluvialis squatarola*, pour les oiseaux que nous avons croisés le long du marais des Bris, au sud-est de notre île.

IV, 5.

Pluvier doré, dit la rumeur,  
mais le souvenir Barge rousse.  
L'œil aigu de l'observateur  
s'attarde. L'observé en douce

noie tête et col : gagné, Narcisse !

IV, 6. À l'approche l'eau s'agite dans la bouilloire, mais la bouilloire est sans anse et l'eau froide. Au retour, le bruit de départ d'ébullition cède aux acouphènes. Les vols de bergeronnettes étaient silencieux sur la plage. Le bois de pins et de chênes verts traversé, entendus sous le zinzin accentué par la fatigue, les pouillots et pinsons de retour, les mésanges très à leur fait, un serin peu situé. Ajouter pour cette journée opaque, un verdier trempé s'annonçant posé sur un des platanes tronqués du bourg. Les châtaigniers du mail sont éveillés.

IV, 7. Premier avril, coucou. Huppes fin mars. Passage de tadornes de Belon le même jour dans la matinée. Le coucou, ce fut dans l'après-midi. Et oui, sorti deux fois, et deux fois une heure. Curieux manège d'un hélicoptère qui fait demi-tour après un brusque arrêt survolant le port, puis se tient suspendu revenu au bord des remparts nord de la citadelle.

IV, 8. Les bernaches sont en Sibérie. Les martinets sont de retour. Il y a de l'ambiance. Elle est sale. Une épidémie virale est contenue par décrets. L'administration préfectorale en rajoute à sa guise, que chacun ne jouisse, sans discrimination aucune, que de son kilomètre autorisé, plages et bois interdits par exemple, où qu'ils soient. Le collaborateur en rajoute à son tour. L'accès au pied vaseux du rempart d'un bourg fortifié en son temps par Vauban se trouve fermé un matin. Les portes jusqu'alors ouvertes sont closes et ostensiblement bloquées par deux lourds morceaux de poutres pourries.